La patience.
Etude de texte

Par **Cécile Gornet,** professeur de philosophie, ancienne élève de l'ENS.

I. Texte.

Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours, ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt, si imprudents, que nous errons dans les temps qui ne sont point nôtres, et ne pensons point au seul qui nous appartient, et si vains que nous songeons à ceux qui ne sont rien, et laissons échapper sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige, et s'il nous est agréable nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir, et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.
Que chacun examine ses pensées. Il les trouvera toutes occupées au passé ou à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent, et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin. Le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre, et nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais.

Blaise Pascal, *Pensées*, fragment 47 (Lafuma[1])

[1] toutes les références aux *Pensées* seront données dans cette édition

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 5 pages.

Culture Générale

La patience

II. Explication de texte.

Le texte s'ouvre sur un constat à propos de la situation des hommes dans le temps. « Nous ne nous tenons jamais au temps présent. » Un tel énoncé est au premier abord étrange. Parmi les trois dimensions du temps, il semble au contraire impossible de se tenir ailleurs qu'au présent, seul temps dans lequel quoi que ce soit peut exister. Nul ne peut se situer dans le passé, puisqu'il comprend toutes les choses qui sont révolues ; et nul ne peut se situer dans le futur, qui englobe ce qui est seulement à venir. L'homme, comme toute chose temporelle, est irrémédiablement embarqué dans le mouvement du temps et ne peut donc exister qu'au présent.

Cependant, Pascal a beau employer le verbe «se tenir », il ne parle pas ici de notre position physique, mais de notre disposition psychologique concernant les trois temps dont nous pouvons avoir conscience. Si nous vivons effectivement toujours au présent, nous pouvons néanmoins ne pas y penser, et nous pouvons penser au contraire aux temps dans lesquels nous ne sommes pas. D'ailleurs, sans la faculté de penser, c'est-à-dire sans cette capacité de redoubler la présence brute des choses et de notre existence par les représentations que nous nous en faisons, nous serions simplement emportés par le flux temporel, sans y découper ces trois dimensions que sont le passé, le présent et l'avenir. Pascal affirme que si cette faculté de penser nous rend indifféremment capables de nous représenter n'importe lequel de ces trois temps, la pensée du présent est insoutenable, c'est-à-dire insupportable. Nous nous échappons du présent en n'y pensant pas. A quoi pensons-nous alors ? Vers quel temps nous déplaçons-nous ?

Vers l'avenir ou le passé, selon deux mouvements de sens opposés.

« Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours ». Se tenir au temps futur, c'est penser à l'avenir en l'anticipant, en s'y pro-jetant. L'anticipation consiste à se représenter à l'avance ce qui n'est pas encore. Ici Pascal se concentre sur l'anticipation désirante, dont le moteur serait l'impatience. En effet, c'est selon lui « comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours » que nous nous projetons dans le futur. On désire une chose parce qu'on en attend une satisfaction. Être impatient, c'est être incapable de supporter que cette satisfaction ne soit pas immédiate, c'est trouver le temps qui nous en sépare trop long, trop lent à passer. Dès lors, pour échapper à la lenteur de la médiation temporelle, pour se donner l'impression d'accélérer voire d'annuler le passage du temps, nous nous représentons à l'avance la possession de l'objet désiré et le plaisir qui en résultera.

Ou bien nous pouvons trouver à l'inverse que le temps passe trop vite et nous nous déplaçons alors, en pensée, non plus vers l'avenir, mais vers le passé. « Nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt ». Là encore, ce qui met notre pensée en mouvement vers un temps où nous ne sommes pas, c'est la recherche de satisfaction. On déplore la fuite du passé et on veut le retenir, parce qu'on sent qu'une satisfaction est en train de passer, et qu'on regrette de la perdre. La nostalgie pousse à se rétro-jeter dans le

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

passé, à rappeler par la pensée -à *se rappeler*- la satisfaction dont on est désormais privé parce qu'elle est révolue.

Impatience et nostalgie sont ainsi à l'origine de deux mouvements de sens opposés par lesquels nous nous jetons hors du présent. Que cherchons-nous ainsi ? A retenir par la pensée les choses qui nous satisfont. Selon Pascal en effet, la volonté humaine, considérée en elle-même, tend toujours vers ce qui lui apparaît comme son bien, ce qui peut la satisfaire en lui donnant du plaisir. Les hommes sont ainsi tous animés par le souci d'être pleinement et durablement satisfaits : leur fin ultime est le bonheur. « Tous les hommes recherchent d'être heureux. Cela est sans exception, quelques différents moyens qu'ils y emploient. Ils tendent tous à ce but. (…) C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre. »[2] Que je sois impatient ou nostalgique, que je me projette dans l'avenir parce qu'il me tarde qu'il advienne ou dans le passé parce que je regrette qu'il soit déjà révolu, je poursuis un but identique : la satisfaction. Et c'est précisément cette recherche qui nous rend la pensée du présent insoutenable, dans la mesure où, comme l'expose la phrase suivante, « le présent nous blesse ». Mais avant d'expliquer ainsi pourquoi nous ne parvenons pas à penser au présent, examinons si la projection impatiente et la rétrojection nostalgique apportent la satisfaction escomptée.

Bien au contraire. En nous jetant ainsi hors du présent, nous sommes à la fois « imprudents » et « vains », et nous manquons ce que nous poursuivons. Nous sommes « si imprudents, que nous errons dans les temps qui ne sont point nôtres ». Errer par la pensée, c'est commettre une erreur, tenir pour vraie une représentation fausse, c'est-à-dire croire à tort qu'une représentation est conforme à la réalité. Ici, l'erreur consiste à tenir pour nôtres des temps qui ne le sont pas. En nous projetant vers une satisfaction future, nous croyons pouvoir nous l'approprier par avance, comme si ce qui est à venir nous appartenait déjà. Inversement, en nous rétrojetant vers une satisfaction passée, nous croyons pouvoir la conserver dans le rappel auquel procède notre pensée. Mais ces appropriations sont impossibles : l'avenir, qui n'est pas encore, et le passé, qui n'est plus, sont inaccessibles : les choses à venir ou révolues sont inappropriables. Cette erreur, par laquelle nous nous perdons dans la recherche de satisfactions insaisissables, vient de notre imprudence. Nous nous lançons dans notre quête de satisfaction sans précaution, sans tenter de prévoir les dangers qui nous guettent. Nous précipitons nos pensées hors du présent, sans avoir mesuré les risques d'un tel mouvement. Davantage de prudence nous apprendrait au contraire que le présent, auquel nous « ne pensons point », est pourtant le « seul qui nous appartient ». En effet, il est le seul temps accessible, entre nos mains, puisque nous n'existons qu'en lui. C'est donc seulement au présent que nous pourrions réellement détenir une satisfaction. « Le présent est le seul temps qui soit véritablement à nous. (…) C'est là où nos pensées doivent être principalement comptées. », trouve-t-on dans la correspondance de Pascal[3].

[2] Pensées, fragment 148
[3] Lettre à Mlle de Roannez, janvier 1657

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Culture Générale

La patience

Et à notre imprudence qui nous pousse à nous lancer sans réfléchir dans la recherche de satisfactions insaisissables au lieu de nous concentrer sur celles qui sont accessibles, s'ajoute notre vanité. Nous sommes « si vains que nous songeons [aux temps] qui ne sont rien, et laissons échapper sans réflexion le seul qui subsiste. » Sous la plume de Pascal, être vain, ce n'est pas simplement être léger, inconstant au point d'agir « en vain », inutilement ; c'est plus radicalement donner de la substance à ce qui n'en a pas, voir quelque chose là où il n'y a rien et inversement être aveugle à ce qui existe réellement. « L'homme est vain par l'estime qu'il fait des choses qui ne sont point essentielles. »[4]. Ainsi nous égarons notre pensée vers deux néants : le passé, qui n'est plus et l'avenir, qui n'est pas encore ; au lieu de la fixer sur la seule dimension temporelle existante : le présent, c'est-à-dire ce qui est.

Imprudence et vanité condamnent notre pensée à l'errance, en la poussant à se figurer la saisie de satisfactions insaisissables, dans la représentation de temps qui n'existent pas. Il ne s'agit du coup même pas véritablement de pensée, aux yeux de Pascal, mais de divagation : « nous errons » et « nous songeons » lorsque nous fuyons la pensée du présent. Pourquoi cette fuite ? Ne pas être capable de « se tenir au présent », s'empresser de le fuir, alors même que nous y trouverions le bonheur que nous cherchons, n'est-ce pas faire preuve d'une impatience radicale, qui affecterait aussi bien l'impatient que le nostalgique ? Pourquoi la pensée du présent est-elle insoutenable ?

« C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. ». Si nous ne pensons pas au présent et occupons notre pensée aux autres temps, c'est que penser aux choses présentes nous laisse insatisfaits, nous affecte douloureusement. « Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige ». Si nous ne sommes pas contents de ce que nous sommes ou de ce que nous avons, au présent, nous préférons le dissimuler à notre pensée, en nous représentant plutôt des satisfactions passées ou à venir.

Toutefois, si nous pouvons penser à des satisfactions passées, ou envisager des satisfactions futures, c'est bien qu'il y a eu, autrefois, un présent satisfaisant, et qu'il est donc possible d'être content de ce qu'on a ou de ce qu'on est, au présent. Lorsque le présent est satisfaisant, pourquoi ne supporterions-nous pas d'y penser ? Parce que « s'il nous est agréable nous regrettons de le voir échapper. » Quand bien même nous jouissons au présent d'une chose plaisante, nous ne pouvons nous empêcher de penser que c'est déjà en train de passer, que c'est menacé de cesser. Nous nous jetons immédiatement dans la crainte que cela nous échappe, c'est-à-dire dans l'anticipation d'une perte. Bref, nous ne nous tenons jamais au temps présent car ce qui est présent est toujours insatisfaisant. Ou bien les choses présentes sont désagréables et « on ne tient pas » à y penser, préférant se représenter des choses agréables, qu'on n'a plus ou pas encore. Ou bien les choses présentes sont agréables et on « y tient » alors tellement qu'on ne peut pas s'empêcher de se projeter dans la crainte de les perdre, dans le souci de les conserver.

[4] Pensées, fragment 93

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 5 pages.